



<http://cinemasteur01.com>

Cinéasteur

Fiche n° 1 017
A PERDRE LA RAISON
Du 05 AU 11 SEPTEMBRE 2012

De **Joachim LAFOSSE**,
avec **Emilie DUQUENNE**, **Niels ARESTRUP**, **Tahar RAHIM**.



Murielle et Mounir s'aiment passionnément. Depuis son enfance, le jeune homme vit chez le docteur Pinget, qui lui assure une vie matérielle aisée.

Quand Mounir et Murielle décident de se marier et d'avoir des enfants, la dépendance du couple envers le médecin devient excessive. Murielle se retrouve alors enfermée dans un climat affectif irrespirable, ce qui mène insidieusement la famille vers une issue tragique.

Lafosse, exclusivement motivé par les histoires qui touchent à la famille, à ses dysfonctionnements, et à qui l'on devait le fascinant **Nue propriété**, s'est ici inspiré d'un fait divers ayant eu lieu en 2005, un infanticide, le meurtre par la mère de ses cinq enfants. Et pour se détacher de tout suspense pervers, Lafosse commence son film par la fin, nous savons donc dès le départ, que les enfants, dans le film au nombre de quatre, sont morts. L'histoire est forcément stupéfiante, mais c'est moins l'histoire qui intéresse Lafosse, que ses personnages. Et pour ne pas passer à côté, il a choisi un casting parfait. Très important dans ce film, ce qui effectivement saute aux yeux - et qui pourrait là encore être considéré comme un manque de point de vue de la part du réalisateur - il n'y a pas de jugement porté sur les personnages. Et le spectateur est bien en peine de le faire, même si chacun, de par son vécu, son expérience, sa sensibilité, sa conception de la famille, aura bien quelques griefs contre les uns ou les autres.

Le personnage essentiel est tout de même celui de Murielle, campée par une Emilie Dequenne phénoménale -impensable que le cinéma ne fasse pas davantage appel à elle - puisque c'est sa souffrance qui est ici montrée et parce que c'est elle qui passe à l'acte. C'est elle qui perd la raison. Mais étonnement, Joaquim Lafosse, un homme, livre, sans doute malgré lui, un film plutôt féministe, qui restitue de manière stupéfiante la lassitude extrême de la femme au foyer, considérée, au mieux, comme une épouse par son mari, et exclusivement comme une mère par son « beau-père ».

En tant qu'individu, qu'individualité, elle est totalement niée, ignorée, exclue par la relation complexe qui unit les deux hommes. André est en effet le bienfaiteur de Mounir, mais il n'est pas son vrai père, il ne l'a pas officiellement adopté, il ne lui a pas donné son nom. Il pourvoit cependant à tous ses besoins matériels, pour lui c'est une manière, sans doute inconsciente, de le garder près de lui. Le film développe ses personnages et leurs failles avec rigueur. On devine qu'André cache une fragilité, il ne verbalise jamais ses sentiments, mais achète les gens pour qu'ils restent avec lui, comme un enfant donnerait ses jouets pour avoir des copains. Et le fait d'avoir choisi Niels Arestrup, qui ne véhicule pas une image très sympathique, notamment de par ses rôles, rend le personnage de toute façon inquiétant. De son côté, Mounir ne sait comment s'émanciper de son bienfaiteur. Par ailleurs il est décrit comme assez passif et peu courageux, il abandonne ses études et choisit la facilité de travailler auprès de son bienfaiteur. De plus, s'il n'y a pas de jugement porté, plusieurs éléments nous indiquent subtilement une nature très machiste, que Tahar Rahim restitue à merveille. Murielle enfin, a toujours été seule, elle n'a pas de contact avec ses parents et voit certainement en André une figure paternelle, elle sera d'autant plus déçue.

Mais ce qui finalement précipite ce trio dans le drame, c'est la dépendance et le confort qu'ont passivement accepté Mounir et Murielle. André étant une assurance de bien être matériel et financier, le couple se laisse aller dans ce confort rassurant, qui au final les emprisonne, tandis que l'émancipation aurait été risquée, mais certainement salvatrice. Ce qui s'installe ainsi, le quotidien de ces trois personnages sous le même toit, avec les enfants qui arrivent les uns après les autres, est étouffant, asphyxiant, et les choix de mise en scène appuient cela, cet enfermement, alors que la caméra sort très rarement des quatre murs de l'appartement, puis de la maison. En ce sein, le désespoir de Murielle, qui se lit également physiquement sur elle, est totalement palpable et prend toute sa puissance dans une scène de voiture avec un morceau de Julien Clerc. L'interprétation d'Emilie Dequenne est vraiment remarquable. C'est donc un film très riche, très maîtrisé, certainement beaucoup pensé, que livre Joaquim Lafosse, et c'est aussi intéressant que c'est éprouvant, car il s'agit tout de même d'une épreuve, le film est dur, très dur. Heureusement Lafosse aura choisi le hors champ pour l'acte

terrible, que l'on qualifie communément d'impensable, d'inexplicable, d'impardonnable, mais sur lequel, il nous propose de réfléchir, et c'est ce que nous faisons.

Emilie Bablée.

Entretien avec Joachim Lafosse :

Pourquoi êtes-vous à ce point passionné par les liens dysfonctionnels à l'intérieur de la cellule familiale ?

La famille est le lieu d'apprentissage de la démocratie, et aussi le meilleur endroit pour observer la dictature. Je sais que c'est un lieu de violence. Ce qui m'intéresse dans la famille, ce sont les dysfonctionnements. Toutes ces choses qu'on n'arrive pas à déceler, mais auxquelles on participe. Les raisons pour lesquelles on est mal à

l'aise, sans trop savoir d'où vient le problème. Pourquoi on n'arrive pas à se détacher d'une forme de lien. Cinématographiquement, le lien pervers est un sujet fascinant car c'est un sujet qui se cache, attisé par des personnages complexes.

Il y a une dimension colonialiste dans le personnage : un occidental qui a adopté un jeune nord-africain...

Tout à fait. Le problème du colonialisme, c'est que le colon n'officialise pas l'Histoire qu'il a eu avec le colonisé, il ne la reconnaît pas. Elle est officieuse, secrète pour lui. Le docteur Pinget se présente comme le père adoptif de Mounir, mais il ne l'est pas puisqu'il ne lui a pas donné son nom. C'est pour cela que je dirais plutôt que Mounir est le protégé de Pinget avec toutes les ambiguïtés que cela porte. C'est l'une des choses qui m'a fasciné. On ne fait pas un film avec des idées, mais avec des personnages. C'est la leçon des frères Dardenne. Et là, ce sont d'abord les personnages qui m'importent. Comment peut-on s'émanciper de

quelqu'un qui vous a tout donné, qui a été votre protecteur, votre professeur, votre éducateur ? Le don peut être dangereux. On peut imaginer qu'André Pinget a une difficulté à dire son amour, qu'il cache une fragilité. C'est ce que j'ai dit à Niels Arestrup qui l'incarne : « votre personnage, c'est comme un petit garçon qui, pour avoir des amis dans la cour de récréation, est obligé tout le temps de leur donner des bonbons ! Et s'il n'a pas de bonbon, il se dit que personne ne l'aimera ! ». André n'imagine les liens que sous cette forme-là. C'est son drame, et c'est un cercle vicieux.

L'une des forces du film est de laisser des zones d'ombre. Parmi toutes les questions que l'on se pose, il y a celle du lien entre André et Mounir, sur lequel plane une ambiguïté...

Cette question-là ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est la dépendance et la dette. Mais oui, il y a une exclusion du féminin. Ces deux hommes ne laissent

aucune place à Murielle. Ils ne la voient que comme épouse et mère. Qui sont les couples en effet ? C'est un peu la question que pose le film...

Vous racontez une histoire particulière, l'évolution d'une souffrance paroxystique à partir d'un « cas », mais en même temps, la douleur de Murielle est universelle. On peut faire une lecture féministe du film : c'est l'histoire trop générale des femmes au foyer, femmes soumises à l'enfantement, femmes privées de parole, muselées, culpabilisées, battues...

J'ai vu ma mère, ma belle-mère, vivre des grossesses multiples, j'ai grandi avec des femmes auprès desquelles j'ai compris combien cela avait été difficile. Dans le cas de Murielle, comme chez Médée, avoir des enfants devient un contre-pouvoir. C'est grâce à ses enfants qu'elle bénéficie de la générosité du médecin. Et ces enfants qu'elle considère avoir donnés, elle les reprend

quand elle se considère trahie. C'est comme cela que son personnage fonctionne dans le film. Mais ce n'est pas pour autant une approche féministe : le film ne déresponsabilise pas, mais il ne juge pas non plus, aucun des personnages. Il pose des questions et cherche des réponses au travers du seul médium qui permet de le faire de cette façon : un récit fictionnel.

Pourquoi avoir choisi Emilie Dequenne ?

Encore l'inconscient ! Je rentrais à l'Ecole de cinéma quand je l'ai vue pleurer en recevant son prix d'interprétation au Festival de Cannes pour Rosetta. Ce film m'a terriblement marqué. C'est une actrice inouïe, elle peut nourrir une histoire, elle se laisse imprégner. Elle m'a stupéfié pendant le tournage de la scène où elle écoute une chanson de Julien Clerc dans la voiture: on a fait six prises, elle y est sidérante dans toutes ! Mon père était photographe, et en voyant Emilie c'est la première fois que j'ai eu l'impression de m'offrir ce que s'était offert mon père : le droit d'être juste un regard.

Et le titre ?

Je ne crois pas qu'il y en ait d'autre possible ! Murielle ne peut pas passer à l'acte sans avoir perdu la raison.

Revivre votre adolescence avec la maturité qui vous manquait alors.. cela vous dit ??? Alors venez voir sur nos écrans CAMILLE REDOUBLE de Noémie Lvovsky du 12 AU 25 SEPTEMBRE